

Alex Shearer

Pour le meilleur et pour le pire

Traduit de l'anglais
par Dominique Fortier

la courte échelle

1

Moi, mes lapins, mes parents, mon chat

Pour être tout à fait franc, je n'avais jamais songé à me marier, car j'avais déjà assez de pain sur la planche avec mes lapins. N'allez pas vous imaginer des lapins sur une planche en bois, avec du pain. Je ne m'apprêtais pas à les découper pour les mettre au four ; c'est une image.

C'est du boulot, prendre soin de deux lapins, les toiletter, leur couper des carottes, les pourchasser dans le jardin, essayer de les remettre dans leur clapier. Ça demande beaucoup de temps libre, d'énergie et de pansements, et ceux qui sont à la recherche d'un animal domestique peu exigeant devraient plutôt s'acheter une plante verte.

En plus de tout ça, je devais faire mes devoirs, naviguer sur Internet, jouer à mes jeux en ligne, lire mes livres, écouter ma musique et regarder mes DVD. Alors, comme vous pouvez l'imaginer, la dernière chose qui

me serait venue à l'esprit, c'est d'épouser qui que ce soit. Et à plus forte raison Véronica Angélica Bélinda Melling. En réalité, je n'avais jamais entendu parler de Véronica Angélica Bélinda Melling jusqu'à ce moment-là, et je ne soupçonnais même pas son existence.

Dans le bon vieux temps, avant qu'elle apparaisse, je faisais mon petit bonhomme de chemin, plutôt heureux. Je ne dirais pas que je n'avais aucun souci, car on en a tous au moins quelques-uns, mais les miens n'étaient pas si importants.

Non, ma petite vie était très agréable. Il y avait l'école, qui n'était pas si mal. Je remettais mes devoirs et j'essayais de ne pas me faire remarquer. Si je n'ai jamais reçu beaucoup de distinctions, eh bien, je n'ai jamais écopé de beaucoup de retenues non plus, ce qui m'arrangeait parfaitement. J'avais certes peu de A plus, mais peu de D moins. Je n'irais pas jusqu'à affirmer que j'étais monsieur Popularité, mais je n'étais pas monsieur Impopularité non plus. J'étais monsieur Ordinaire, en quelque sorte. Oui, c'était moi : Bosworth l'Ordinaire.

Je vivais donc ma petite vie agréable, avec plein de distractions et un ou deux amis. J'habitais une maison plutôt agréable, avec des parents plutôt agréables (pensais-je), passant des vacances plutôt agréables à l'été, et je possédais deux lapins plutôt agréables. C'était plutôt agréable, vraiment.

Et puis les ennuis ont commencé.

Jusque-là, j'avais réussi pour l'essentiel à me tenir à bonne distance des ennuis. Certaines personnes entretiennent le même rapport avec les piscines. «Je ne les aime pas, disent-elles. L'eau est trop froide, il y a trop de monde. Je déteste me faire éclabousser et je n'aime pas le chlore.»

Telle était mon attitude à l'égard des ennuis. Il y a des gens qui les adorent, je sais. Une goutte d'ennuis, et ils plongent dedans la tête la première. Ils enfilent leur costume d'ennuis, leurs lunettes d'ennuis et se précipitent. Pour ma part, je ne recule devant rien. Je ferais un détour de trois kilomètres pour éviter les ennuis. J'ai toujours préféré la tranquillité.

En y repensant, je vois bien à qui la faute. C'était la faute du restaurant indien Old Bombay, où papa allait chercher ses caris à emporter. Papa est rentré un soir avec le sac habituel du vendredi, rempli de six contenants d'aluminium, de pain nan, de chapatis et de papadums. (Parfois, il nous rapportait aussi à manger.) Il s'est assis à la table et a annoncé sur un ton qui laissait entendre «J'ai une idée extraordinaire et mon ampoule intérieure vient de s'allumer» :

— Les Indiens, ils ont tout compris.

Maman lui a lancé un regard depuis l'autre côté de la table, où elle jouait avec une pomme de terre crue en se demandant quelle pouvait bien être la nouvelle marotte de mon père. Maman ne mange pas de caris, car ils font engraisser. Papa, lui, en mange, mais, curieusement, il n'engraisse pas. C'est maman,

qui ne mange jamais de caris, qui est toujours au régime.

Cette fois-là, il s'agissait d'un régime à base de pommes de terre. Elle l'avait suivi toute la journée et s'était déjà pesée plusieurs fois pour voir combien de kilos elle avait perdu. (Aucun, jusque-là, mais elle venait tout juste de commencer.) Son régime du moment — le régime à base de pommes de terre crues — consistait à ne manger rien d'autre pendant un mois. Si, après tout ce temps, vous n'aviez pas perdu au moins cinq kilos, vous pouviez retourner le *Livre de régime à base de pommes de terre crues* là où vous l'aviez acheté et obtenir un remboursement complet.

Papa m'a donné la moitié d'un pain nan et des lentilles au cari. Maman nous observait d'un œil envieux en inspectant sa pomme de terre sous toutes les coutures, en se demandant sans doute où prendre une première bouchée.

— Qu'est-ce que ça veut dire, «les Indiens ont tout compris»? s'est-elle enquis. Compris quoi?

— La nourriture, pour commencer, a répondu papa en soulevant une bonne cuillerée de vindaloo avec son chapati. Elle est délicieuse.

— Mais engraisseante, a rétorqué maman d'un ton nostalgique, comme si elle se rappelait cette époque lointaine où elle était aussi mince que l'un de ces poteaux qu'on voit au bord des routes, où sont suspendus les fils électriques.

— Ce n'est pas seulement la nourriture, a repris papa. C'est également la culture.

Maman est allée chercher dans le tiroir un couteau aiguisé pour couper sa pomme de terre, qui était trop grosse pour être avalée entière et trop dure pour être croquée.

— C'est tout un mode de vie, a poursuivi papa. Une façon différente de voir les choses. Je bavardais avec Ravi au comptoir et il m'expliquait que, lorsqu'il est question de la vie et de la famille, en Inde, ils ne laissent rien au hasard.

— Oh? a fait maman. Tu m'en diras tant.

Pour vous situer un peu, il faut préciser que maman se méfiait de tout ce qui était indien depuis sa malheureuse expérience avec le régime indien à base de piments forts. Il est vrai qu'elle avait perdu trois kilos grâce à ce régime, mais comme elle avait aussi perdu une partie de ses cheveux, rendu le contenu de son estomac et manqué plusieurs jours de travail, elle ne considérait pas l'entreprise comme un succès. De plus, elle avait repris les trois kilos à cause du régime à base de gâteau, de glace et de chocolat auquel elle a recours en période de stress.

Papa piochait maintenant énergiquement dans son cari. Nous ne prenions jamais la peine de mettre une nappe quand papa mangeait du cari. Maman étendait simplement un cahier du journal et cachait les bibelots cassables.

— Alors, sous quel rapport les choses sont-elles

mieux en Inde? a demandé maman en mordant sans aucun plaisir dans une tranche de pomme de terre crue.

Papa m'a donné la moitié d'un papadam et un peu de chutney à la mangue.

— Sous toutes sortes de rapports, a expliqué papa, qui s'est soudain aperçu de la présence du chat à ses pieds.

L'animal le guettait comme s'il pouvait le forcer à laisser tomber un peu de nourriture par terre.

Ce ne sont pas tous les chats qui aiment le cari, mais le nôtre l'adore. Notre chat mangerait n'importe quoi, y compris des lapins. C'est pourquoi il faut le garder enfermé dans la maison quand ils sont en liberté dans le jardin.

— Par exemple? l'a relancé maman.

Je ne crois pas qu'elle était vraiment intéressée par ce que papa avait à raconter. Elle avait simplement besoin de se distraire de la nourriture.

— Eh bien, le mariage, par exemple, a répondu papa en faisant des gestes avec son chapati.

Un bout de poulet a alors traversé la cuisine en vol plané; le chat l'a happé avant qu'il touche le sol.

— Ils ne laissent pas des choses aussi importantes au hasard, en Inde. Ils planifient le tout des années à l'avance.

Je l'ai dévisagé, médusé. Je commençais à croire qu'il y avait de la drogue dans le cari et que je ne devrais pas en manger davantage de peur d'avoir des

hallucinations. Puis j'ai songé que ça me plairait peut-être bien, les hallucinations, alors j'ai poussé mon assiette pour que papa en ajoute quelques cuillerées.

— Donald, a dit maman, de quoi est-ce que tu parles? Je suppose que tu fais référence au système de dot, pas vrai?

Puis elle a longuement sucé sa patate.

— Oui, exactement, le système de dot. Apparemment, ça fonctionne très bien. Si je me fie à Ravi, ça débute quand les enfants sont encore très jeunes. On cherche aux alentours, on trouve une autre famille qui vous plaît et puis... Eh bien, mettons qu'on a un garçon, comme nous, comme le jeune Bosworth, ici présent...

(Je vous expliquerai plus tard d'où vient le prénom Bosworth.)

— ... eh bien, si on a un garçon libre, on se met à la recherche d'une famille qui a une jeune fille libre. Et si on a une fille libre, on se met à la recherche d'une famille agréable et respectable qui a un garçon libre.

Maman mâchait sa pomme de terre. Le tubercule commençait à brunir.

— Qu'est-ce que ça signifie, « libre », papa?

— Tu sais, sans attaches. Rien à l'ordre du jour, rien au calendrier, pour ainsi dire. Pas engagé. Pas déjà pris. Pas encore marié. Pas promis.

La sonnette d'alarme ne s'était toujours pas déclenchée. Elle aurait dû se faire entendre à ce moment-là, mais non. Peut-être n'avait-elle pas été huilée depuis

longtemps, ou peut-être ses piles étaient-elles à plat.

Maman a rétorqué, sur un ton plutôt tranchant :

— Nous savons ce qu'est le système de dot. Alors, où veux-tu en venir ?

Maman devenait toujours tranchante quand elle était au régime. Je ne crois pas que l'affiche qu'elle avait collée sur la porte du réfrigérateur et qui affirmait : « La nourriture est votre ennemie ; mangez-en et vous mourrez » contribuait énormément à adoucir son humeur.

— Es-tu en train de dire que tu trouves que c'est une bonne idée ?

— Eh bien, ça évite une bonne part d'embarras, a répondu papa. Toutes ces histoires de rendez-vous et de sorties dans les discothèques. Tes enfants n'ont pas besoin de s'inquiéter avec ça parce que tu leur as déjà réservé quelqu'un.

Maman a fixé papa avec une expression curieuse, comme s'il s'était lui-même métamorphosé en pomme de terre crue géante.

— Et le reste, alors ? a-t-elle demandé.

C'était au tour de papa d'avoir l'air confondu.

— Quel reste ?

— *L'amour*. Tomber amoureux ! Le romantisme ! Choisir soi-même la personne avec qui l'on veut être. Et ne pas se voir imposer quelqu'un par ses parents. J'admets que les mariages arrangés ont leurs mérites, mais je préfère de loin apprendre de mes propres erreurs, merci beaucoup.

Papa s'est tu pendant un moment tandis qu'il trempait un chapati dans la sauce korma.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « erreur » ? s'est-il enquis.

Maman a jugé préférable de s'en tirer par une pirouette.

— Je crois simplement que l'amour devrait venir d'abord et le mariage ensuite, c'est tout. Pas l'inverse.

Papa ne s'est pas laissé démonter :

— Mais c'est justement ce qui est si brillant. De l'avis de tout le monde, dans la plupart de ces mariages arrangés, les deux personnes finissent par s'aimer. Je ne prétends pas que c'est un système parfait. Bien sûr, ça ne marche pas à tous les coups. Mais ce qu'il faut aussi considérer, c'est qu'il y a de l'argent à la clé.

Mes oreilles se sont dressées. (C'est un truc que j'ai appris de mes lapins.) Papa avait maintenant droit à toute mon attention.

— De l'argent à la clé, papa ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Comment peut-il y avoir de l'argent à la clé quand on promet de se marier de bonne heure ? Continue, je t'en prie.

— Eh bien, a commencé papa comme s'il tentait de faire marche arrière, tu vois, Boz...

(Boz, c'est le diminutif de Bosworth. À mes yeux, c'est typique des parents. Ils vous donnent un prénom minable parce qu'ils trouvent que c'est une idée géniale et, plus tard, ils commencent à douter, surtout quand tout le monde se met à demander : « Bosworth ?

D'où est-ce que ça vient? On dirait une race de cochons rare ou une espèce de gros poulet. » Alors les parents essaient de déguiser votre vrai nom en le raccourcissant, ou ils vous appellent carrément autrement.)

— Quand je parle d'argent à la clé, Boz, ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a de l'argent que si tu es un garçon.

— Je suis un garçon, papa, lui ai-je rappelé au cas où il l'aurait oublié.

— Mais il n'y a pas d'argent à la clé si tu es une fille. Ce que d'aucuns pourraient juger sexiste et injuste, je l'avoue, a ajouté papa en lançant une œillade à maman.

— Pas moi, papa. Je ne vois pas les choses de cette façon. Qu'on paie les garçons pour qu'ils marient les filles, ça me semble tout à fait correct. On ne voudrait pas en marier une pour une quelque autre raison, pas vrai, papa?

— Eh bien...

Il regardait de nouveau maman, qui le regardait aussi comme si elle avait voulu lui dire deux mots en privé sur la nature de mon éducation.

Avant qu'elle puisse demander un bref ajournement et une discussion confidentielle entre adultes, il me fallait tirer cette affaire au clair afin d'être certain que je n'avais pas mal entendu ou mal compris.

— Alors, juste pour m'assurer que je saisis bien, papa, ce que tu dis, c'est que les garçons peuvent gagner de l'argent en se fiançant aux filles? Les gens

les paient pour ça? Et quand ils mettent la main sur la dot, ils peuvent la dépenser en entier? Pour eux?

— Hum, en quelque sorte, a répondu mon père. Quelque chose du genre.

Il semblait plutôt mal à l'aise tandis qu'il parlait. Son cari était peut-être trop épicé. Mais quand j'ai suivi son regard et vu qu'il observait l'expression du visage de maman, j'ai compris la raison de son embarras.

Il y avait quelque chose que maman n'approuvait pas. Quelque chose qu'elle n'aimait pas du tout. J'ai songé que c'était sans doute la pomme de terre crue, même si le légume n'était peut-être pas seul en cause.

— Mmmm, ai-je fait du ton de celui qui réfléchit profondément. De l'argent... pour se marier? Mmm. C'est intéressant.

Puis j'ai entendu le bruit d'une langue qui lape et je me suis rendu compte que le chat était sur la table, la tête dans un contenant d'aluminium.

Maman l'a vu une seconde après.

Il n'est pas resté là très longtemps.